

écrocs ont été privées de leurs protecteurs naturels, à la suite d'un complot ou d'une complicité fantastiques !

Sewrin dit à Laure qu'il avait de puissans amis dans le gouvernement ; il la supplia de sécher ses larmes ; il prodigna pour la distraire l'or des fonds secrets, feignit de grands efforts pour tirer Marie de prison, et bientôt Laure, attendrie par la reconnaissance, privée de conseils, étourdie par les jouissances de la vanité satisfaite, tomba dans les bras du lâche, et se livra.....

Deux mois après, Sewrin avait métamorphosé Laure en une femme à la mode, qui faisait les délices de ce monde oisif, école des brillans escrocs, des joueurs, des parasites et des plus élégans coupe-jarrets. Ce n'était plus la jeune Aiménoise si embarrassée dans son grêle vêtement ; son grand œil bleu se fixait hardiment sur les gens qui l'entouraient ; son pied foulait des tapis, ses doigts n'effleuraient plus que le palissandre, les bronzes, les porcelaines, et les rênes d'un cheval qu'elle dirigeait avec beaucoup d'adresse, au milieu de ses adorateurs. Ses progrès étaient rapides, parce que la corruption est intelligente : Dieu l'a voulu ainsi.

Cependant Marie avait été enfermée comme complice des accusés d'avril. Pendant six semaines elle ne put communiquer avec personne. Au bout de ce laps, elle fut questionnée sur ses relations avec Julien, notamment dans les temps qui avaient précédé l'émeute. Après l'interrogatoire, on la laissa libre enfin de recevoir des visites : ce fut son premier moment de joie. Elle s'empressa d'envoyer chercher sa sœur et Julien. Hélas ! sa sœur avait quitté justement la veille sa chambre de la rue de Seine, sans dire où elle allait. Quant à Julien, il n'avait pas reparu depuis le 12 avril au soir. A cette double nouvelle, le cœur de la pauvre Marie se brisa, elle entrevit la sinistre vérité, et se désespéra. Mais le désespoir ne tue pas toujours. Après sept mois de souffrances, on vint lui dire que la prévention à son égard n'était pas suffisamment fondée, et qu'un arrêt de non-lieu la rejetait sur le pavé de Paris. Que faire ? où trouver Laure et Julien ? A l'hôtel de la rue de Seine, on ne lui apprit rien de plus que ce qu'elle avait su dans sa prison. Sewrin avait gardé son appartement quelque temps encore après le départ de sa sœur.

Marie interrogea les jeunes gens de la maison sur Julien. On ne savait rien. On espérait qu'il avait pu passer à l'étranger, s'il avait pris part aux affaires d'avril. L'hôtesse remit à Marie qui s'en allait pleurante un petit livre de prières que Laure avait oublié en partant. Marie embrassa ce souvenir paternel comme un talisman contre sa détresse, et se mit à chercher les moyens de vivre. Mais de l'extrême misère à la simple pauvreté il y a, chose affreuse à penser, un degré que ne franchit pas tout le monde. N'est pas pauvre qui veut, à Paris surtout, et les femmes le savent bien. Il faut qu'une femme se fasse bien humble et bien active sollicitieuse pour trouver à gagner trente sous chaque jour de l'année. Quand elle est belle, et qu'elle s'aperçoit que sa vue se trouble, que son dos se courbe, tout son corps s'affaïsse et s'amaigrit sur cet odieux travail de quinze, dix-huit et vingt heures sur vingt-quatre ; quand elle est belle, et qu'elle apprend que la beauté rapporte cent fois davantage, elle tombe dans la prostitution.

La pauvre Marie lutta contre la fatalité qui pèse sur tant d'exis tenees condamnées dès le premier jour. Une pensée la soutenait : ne retrouvait-elle pas sa sœur et Julien, ce jeune homme d'un si noble cœur ? Hélas ! il n'est pas vrai de dire que l'incertitude est le plus grand des maux ; car il n'y a pas d'incertitude sans espérance.